

être certaine que vous accepteriez. J'aurais pu froiser votre orgueil si, ne vous connaissant pas, j'étais venue vous trouver en vous offrant cette besogne. Considérez que la situation n'est pas la même. Vous êtes le fiancé de ma fille. Adrienne est à vous. Vous entrez dans notre famille. Rien de ce qui regarde chacun des membres de cette famille ne peut plus désormais vous être étranger.

—C'est vrai.

—Enfin, et puisqu'il faut que je vous décide, sachez donc que moi, monsieur Mirande, j'ai été soupçonnée un instant par le juge d'avoir assassiné Gaspard et que j'ai failli être arrêtée...

—C'est bin, dit Paul lentement. Je n'hésite plus.

—Merci. Enfin, peut-être vais-je savoir le mot de l'énigme de toute ma vie !...

—Avant d'accepter, pourtant, je voudrais vous adresser une question.

—Parlez. J'ai hâte de vous tranquiliser.

—Je comprends que vous m'obligiez à garder le secret vis-à-vis de ma nourrice ou de mes amis—vis-à-vis de toutes personnes qui vous sont étrangères... Mais pour quelles raisons ce secret s'étend-il jusqu'à votre père... lequel doit avoir autant d'intérêt que vous à connaître le vrai coupable ?...

—Mon père connaît l'assassin...

—Lui ! mais alors...

—Il n'a jamais voulu le livrer à la justice.

—C'est vraiment étrange.

—Etrange, en effet. Oh ! c'est une histoire et il faut que je vous l'apprenne, dans ses détails les plus importants, comme les plus infimes, telle que je la sais. Mais avant d'être ainsi mon confident, est-il convenu que vous êtes mon allié ?

—Je vous suis dévoué, madame, et je vous écoute.

Alors, Mathilde commença le triste dramatique récit de ses amours avec Gaspard de Lesguilly.

Puisqu'elle chargeait Paul de cette mission, puisque Paul entraînait dans sa famille, il ne devait rien ignorer... Elle lui dit tout, rougissant un peu, au début. Paul écoutait, les yeux baissés, pâle, lui, parce qu'il voyait là comme une seconde histoire pareille sans doute à celle de sa naissance.

Elle raconta tout : Ses amours avec Gaspard qui avaient commencé ainsi que les amours de Paul avec Adrienne ; le refus du maître de forges ; puis, enfin son consentement ; l'assassinat de Gaspard à deux pas d'elle, alors qu'elle l'attendait, les pieds au feu, assise sur un ganapé dans le salon ; l'arrivée des magistrats, les interrogatoires successifs, longs, minutieux, pénibles ; la certitude que l'on eut bientôt que l'assassinat avait été commis par l'autre maîtresse de Gaspard ; la disparition de cent mille francs et d'un portefeuille aux initiales de la victime ; la découverte dans les papiers du marquis, d'une lettre de menaces, évidemment écrite par l'assassin ; les tentatives infructueuses, dans Recey et les villages voisins pour découvrir celle autour de laquelle eussent plané les soupçons, dont on eut épié les démarches, dans le passé de laquelle on eût fouillé ; enfin, le refus obstiné de Révéron de livrer le nom de cette fille... qu'il connaissait puisqu'il avait reçu sa visite... refus qu'il maintient, malgré les supplications et les larmes

de Mathilde, malgré l'accusation qui, un moment, parut se retourner contre celle-ci, malgré les menaces et les sévères objurgations des juges.

Rien ne lui échappa : elle dit tout.

Ah ! toute cette histoire était bien présente à sa mémoire. Elle avait vécu depuis vingt-cinq ans, avec les souvenirs qui, tous les jours de ces vingt-cinq ans, avaient traverser son esprit, se mêlant, pour ainsi dire, à la vie de chacun de ses jours.

Elle lui donna aussi les noms de ceux qui furent mêlés à ce drame : le docteur Corvigny, qui examina le cadavre ; le juge d'instruction, M. de Montgerand, le juge de paix, M. Terral ; le notaire, M. Desbois, des domestiques et des paysans.

—Oui, murmura Paul, après avoir entendu cet étrange récit, je comprends ce que vous avez souffert, et je ne suis pas étonné qu'après tant d'années écoulées, la plaie de votre cœur soit encore saignante.

Il y eut un silence, Chacun d'eux réfléchissait.

—Voulez-vous me permettre de vous adresser quelques questions ? demanda le jeune homme.

—Nest-ce pas moi maintenant qui suis à vos ordres ? dit la marquise enivrée, surexcitée par l'histoire de ce drame où elle avait fait revivre et palpiter, pour ainsi dire, son âme de jeune fille.

—Depuis vingt-cinq ans vous êtes retournée aux forges de Chalambot ?

—Moi, jamais !

—Et M. Révéron ?

—Lui, souvent. Il y est appelé par ses affaires, bien qu'il ait un représentant sérieux, son fondé de pouvoirs, en qui il a la plus entière confiance.

—De telle sorte qu'aujourd'hui vous ne connaissez du meurtre de Gaspard de Lesguilly, rien de plus qu'en ce temps-là ?

—Rien.

—Pas un indice... pas un détail ?

—Pas un.

—Et vous croyez que moi, qui suis un étranger, par conséquent qui trouverai plus que tout autre des difficultés à surmonter, j'ai quelque chance d'apprendre un secret que les magistrats eux-mêmes, aidés des ressources de la police met à leur disposition, n'ont pu découvrir,—alors que ces magistrats poursuivaient leur enquête au moment même où le crime venait d'être commis—tandis que moi je ne commence mes recherches qu'un quart de siècle après ? Avez-vous réfléchi, madame, que c'est presque l'impossible que vous exigez ?

—Hélas ! je ne me dissimule pas les obstacles que vous rencontrerez... Je sais aussi bien que vous, que vous avez peu de chance de réussir...

—Sur quoi comptez-vous donc ?

—Sur rien. J'ai foi dans le hasard, voilà tout. J'ai attendu jusqu'à ce moment parce que je n'ai pas trouvé plus tôt l'occasion que je cherchais, et ce n'a pas été sans colère, sans révolte, que j'ai attendu. Puisque cette occasion m'est offerte aujourd'hui, j'en profite. Je ne veux pas vieillir sans avoir au moins la satisfaction de me dire que je n'ai rien négligé pour arriver à la découverte de la vérité. Car j'aurais un regret plus tard, le jour où je croirais qu'un effort de moi, qu'une tentative habile